

grande porte tinta discrètement ; il y eut ensuite un colloque non moins discret sur le perron, puis Barbe-Bleue parut.

— Quelqu'un des Fougerets, dit-elle laconiquement, du ton hargneux qu'elle affectait chaque fois qu'il était question de leurs voisins.

C'était Martel.

— M. Pierre fait dire à Madame qu'il ne peut venir la voir dans ce moment, parce qu'il est dans son lit, bandé et ficelé des pieds à la tête comme une momie empaillée.

Martel répétait fidèlement sa leçon, mot à mot, puis de son cru, sur une question inquiète Mme Audran, de il ajouta quelques détails :

— Rien de grave, mais pas mal de horions ! Un trou à la tête, une côte cassée et la jambe gauche contusionnée et écorchée... Comment c'était arrivé ?... M. Pierre avait renversé sur lui une armoire en cherchant sur les planches !

— Bon !... grommela Barbe-Bleue qui, de la porte de sa cuisine écoutait les nouvelles, le voilà en morceaux à présent... quelle vie, miséricorde !

Mais, voyant sa maîtresse toute bouleversée, elle courut à elle et, interrompant Martel sans façon :

— Vous émotionnez Madame, dit-elle brusquement, ces choses-là lui font mal.

Le pauvre Martel, déjà très intimidé devant l'étrangère, regarda la porte de l'air de quelqu'un qui voudrait bien s'en aller, mais Mme Audran fit un geste pour le retenir et, d'une voix mal assurée, demanda d'autres détails. Martel fut donc obligé d'ajouter, sous le regard terrible de Barbe-Bleue, que M. Pierre avait une grosse fièvre et que, toute la nuit, il avait battu la campagne.

Puis l'intérêt que la vieille dame mettait à la questionner, son anxiété visible l'encourageant, sans doute, Martel reprit aussitôt, de sa propre initiative :

— Si Monsieur était ici, au moins !... Mais il est parti hier, justement, et voilà M. Pierre tout seul ; ce n'est pas bien gai pour un malade... Si Madame... Et le pauvre Martel se détournait pour ne plus voir Barbe-Bleue... Si ces choses-là n'impressionnaient pas tant Madame... M. Pierre n'osait pas le demander, bien sûr... et c'était peut-être indiscret, mais...

Martel n'osa pas achever. Les deux femmes avaient fait un mouvement. Il crut que Barbe-Bleue voulait lui sauter à la gorge !... Non, elle passait seulement devant lui, brutalement, c'est vrai, mais sans mauvaise intention, néanmoins ! Elle disparut dans une chambre pour revenir, une seconde après, portant à bras tendu le chapeau et le manteau de sa maîtresse.

— Pensez-vous... croyez-vous que ma visite puisse lui être agréable ?... murmurait Mme Audran en se composant à grand-peine un maintien digne et réservé.

— Oh ! j'en suis sûr, Madame, s'écria Martel s'approchant de plus en plus, et ravi du succès de sa timide insinuation, M. Pierre n'est pas patient, il s'ennuie vite quand il lui faut rester tranquille mais, avec Madame, la journée lui semblera moins longue.

Mme Audran n'en demandait pas davantage ; déjà, par les soins de Barbe-Bleue, elle était enveloppée de son voile et de son manteau.

— Je suis prête, dit-elle vivement.

Mais, ici, Martel s'embarrassa. Il allait au village chercher des drogues chez le docteur et n'avait là que la carriole ; il offrit de rentrer pour escorter Madame, il offrit même d'aller atteler une autre voiture plus digne d'elle, mais aucune de ces combinaisons n'arrangeait Madame ; laissant percer, malgré elle, un peu d'impatience et d'agitation, elle déclara qu'elle irait à pied aux Fougerets, et envoya Martel à ses affaires.

Dès qu'il eut disparu :

— Voyons, dit Barbe-Bleue, toujours grommelant, vous n'allez pas vous mettre la mort dans l'âme pour une bosse au front, un bobo !

Mme Audran était déjà au bas des marches, elle ne répondit pas. Pourtant, comme elle allait disparaître, Barbe-Bleue cria finalement du haut du perron :

— C'est moi qui passerai la nuit s'il faut le veiller, le cher enfant !

Sans se retourner, Mme Audran lui fit de loin un

signe amical et Barbe-Bleue entra dans sa cuisine, causant toute seule.

— C'est bien là un coup de sa façon ! murmura-t-elle.

Puis secouant la tête :

— J'étais sûre qu'elle voudrait y aller, reprit-elle en soupirant et... tout de même !...

La course n'était pas longue entre la Chanterie et les Fougerets ; dix minutes à peine après avoir quitté son petit bois, Mme Audran se trouvait sous le toit des Faverge.

Le domestique qui lui ouvrit la porte ne l'avait jamais vue, mais au portrait qu'en avait souvent fait Martel, il reconnut la vieille dame de la Chanterie, et lorsqu'elle demanda à voir Pierre, il ne parut pas surpris.

Soulevant devant elle une portière, il la fit entrer dans une petite pièce et, lui avançant un fauteuil, la pria de s'asseoir et de vouloir bien attendre un instant, puis il disparut.

Mme Audran obéit de point en point. Elle était entrée, elle s'assit sur le fauteuil et attendit aussi patiemment qu'elle le put.

La petite pièce sentait très fort le tabac. Sur une table un heureux pêle-mêle de livres et de papiers, des registres, des journaux de chasse, des almanachs... près d'un encrier presque vide quelques cigares et des plumes ; dans l'encadrement de la glace, des photographies de chiens et de chevaux, des caricatures... C'était, évidemment, le cabinet de travail, le sanctuaire du maître.

C'est là, en effet, que se passaient les seuls instants mélancoliques de cette joyeuse existence ; là Guillaume recevait ses fermiers, son régisseur, la main pleine de tristes chiffres ! Là, on récriminait, on réclamait, on comptait... et, sur la cheminée, la vieille pendule, au timbre fatigué, sonnait un éternel quart d'heure de Rabelais !

Pierre ne se risquait jamais dans le sanctuaire, c'était bien assez pour lui de voir l'air généralement morose de Guillaume, d'abord, quand il y entra, puis régulièrement furieux, après, quand il en sortait.

Mme Audran paraissait, cependant, ne subir là aucune influence fâcheuse. A part l'odeur du tabac, la petite pièce lui semblait plutôt agréable et gaie et, pour son compte, elle eût travaillé avec plaisir près de cette fenêtre qui s'ouvrait, au grand soleil, sur le joli parc des Fougerets.

Elle n'y resta pas longtemps, d'ailleurs ; le domestique reparut bientôt, la priant cette fois de vouloir bien le suivre,

M. Pierre était logé comme un prince, dans une immense chambre à deux fenêtres, ouvrant aussi sur le parc ; il foulait aux pieds les ramages un peu effacés d'un superbe tapis ; au-dessus de sa tête s'étendait un plafond peint, traversé d'énormes poutres ; à droite une haute cheminée, style ancien, à gauche un lit magnifique, à quatre colonnes... entre lesquelles il geignait et grognait actuellement, sans trouver dans tout ce luxe qui l'entourait, la moindre consolation à ses maux !

— Laisse-moi tranquille avec ton tilleul !... Si tu m'en apportes encore, je jette la tasse à travers la chambre !

La porte était entr'ouverte et, de l'escalier on entendait clairement chaque mot de cette aimable apostrophe.

Mme Audran ne put s'empêcher de sourire ; elle eût été bien surprise que Pierre se montrât malade patient et facile.

Marie jugeait le tilleul bon à tout, même à remettre une côte cassée, et Pierre, incrédule, se refusait absolument à en essayer, pour la raison très valable, qu'il avait horreur des tisanes.

De là de fréquentes altercations entre eux ! La pauvre Marie ne savait plus à quelle puissance se vouer et Pierre à quelle boisson se livrer, quand Mme Audran arriva fort à propos.

Comme elle entra doucement, Marie, humiliée de sa défaite, disparut par un autre passage, et la vieille dame se trouva seule, au milieu de la chambre ; levant son voile, elle s'approcha du grand lit.

Du fond de ses tentures, Pierre n'avait rien vu ; las

de se débattre, il fermait, pour se calmer, ses yeux affaiblis par la fièvre, et Mme Audran était là, le regardant depuis quelques minutes, quand il les rouvrit enfin, étonné de ne pas entendre la visiteuse annoncée.

Il eut, en la voyant, un mouvement de joie :

— Ah ! Man Ghite !... que vous êtes bonne de venir... J'essayais de me mettre de meilleure humeur pour vous recevoir ! Asseyez-vous, Man Ghite, je voudrais...

— Chut ! chut... fit Man Ghite qui, pendant ce temps, lui tâta le pouls ; voilà bien assez de politesses, ne vous agitez pas tant, vous avez encore la fièvre.

— Je crois bien ! je ne suis que plaies et bsses au dedans et au dehors !... Mais ce n'est rien... je devrais être mort de tout ce que je me suis fait !

— Comment est-ce arrivé ?

— Oh ! tout simplement !... je cherchais dans une armoire mes pinceaux pour repeindre notre " Man Ghite " ne les trouvant pas en bas, j'ai grimpé sur une des planches, pour fouiller dans le haut, et puis... patatras ! je suis plus lourd que je ne croyais... j'ai tout entraîné. L'armoire était lourde aussi, pourtant ! Elle était pleine d'outils, de marteaux, de ferraille... tout cela est tombé sur moi de tous les côtés... vous jugez les dégâts ! Quand on m'a ramassé, je ne remuais plus ni pied, ni patte.

— Pauvre petit !... Et, souffrez-vous beaucoup ? demanda la vieille dame en posant sa main, légèrement, sur le bandeau qui cachait son front.

— Un peu ! mais le docteur a bien emmaillotté tout cela ; c'est la fièvre qui me fatigue, et puis... je m'ennuie ! Marie me soigne très bien, mais elle a besoin de se reposer, elle m'a veillé toute la nuit.

— Et Mlle Faverge ? dit la vieille dame.

— Tante Paule ! Oh !... Elle tombe en pâmoison, pour une coupure ! je suis sûr qu'elle ose à peine passer devant ma porte ! Et puis, elle est presque aveugle, maintenant, la pauvre tante Paule, on ne peut rien attendre d'elle... Si Guillaume était ici, il ne me quitterait pas, lui, je le connais, mais je ne veux pas qu'on lui écrive, il reviendrait tout de suite, et... vous savez...

Mme Audran inclina la tête ; elle savait !

D'ailleurs il ne lui déplaisait pas qu'en ce moment le tuteur ne fût pas aux Fougerets ; elle ne pressa donc pas de le faire avertir ; elle ne parla pas non plus de faire chercher une garde-malade... Regardant autour d'elle, en personne qui prend possession d'une place, elle consulta un thermomètre pour s'assurer que la température de l'appartement était bien ce qu'elle devait être mit un peu d'ordre sur une petite table, encombrée déjà de fioles, de verres et de tasses, tira les rideaux, remonta les couvertures sous le menton de l'éclopé, puis, quand il lui parut bien confortablement arrangé :

— Maintenant, dit-elle, avec l'autorité d'une garde-malade officielle, plus un mot ! Vous allez dormir et, pendant ce temps-là, je ferai une visite à Mlle Faverge.

Pierre qui se laissait faire, docile et calmé, se récria à ces derniers mots :

— Mais vous reviendrez me voir avant de partir ? fit-il vivement.

Man Ghite se pencha sur lui, l'air heureux :

— Oui, murmura-t-elle, dormez tranquille, je reviendrai.

Et, sûr qu'elle tiendrait sa promesse, il ferma enfin les yeux, pour lui obéir.

VIII

Tante Paule était seule dans le salon, son chapelet à la main, quand on vint lui annoncer la visite de Mme Audran... la vieille dame de la Chanterie, ajouta en baissant la voix le domestique, par surcroît d'explication.